

EPISTRE.

tout ? Je suis charmé d'apprendre à
toutes les personnes de goût qu'il a
votre suffrage ; en vous disant cela je
vous proteste que je n'ai nul dessein
de louer votre esprit ; c'est seulement
vous avouer que je pense aux intérêts
du mien. Je suis avec un profond res-
pect,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
D. M.



ACTEURS.

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA.

LISETTE.

SYLVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

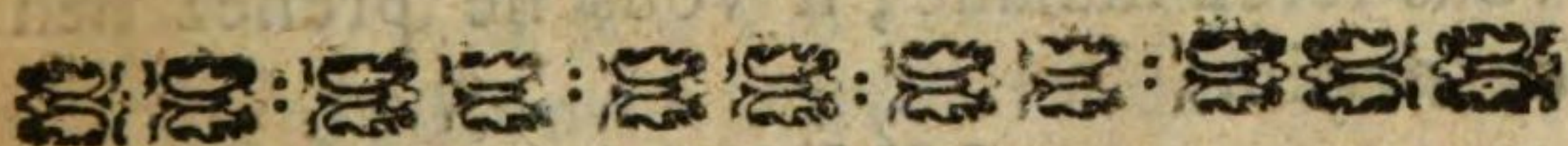
DES FILLES DE CHAMBRE.

La Scene est dans le Palais du Prince.



LA DOUBLE
INCONSTANCE.

COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

SYLVIA, TRIVELIN, & quelques
femmes à la suite de Sylvia.

SYLVIA *paroît sortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

Ais, Madame, écoutez-moi.

SYLVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

A

LA DOUBLE

SYLVIA *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SYLVIA *avec colere.*

Cependant, je ne veux point avoir de raison; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir, que ferez-vous là?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si legerement, que vous serez malade, si vous ne prenez rien ce matin.

SYLVIA.

Et moi je hais la santé & je suis bien aise d'être malade; ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni souper, demain la même chose; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vu Arlequin dont on m'a séparée: voilà mes petites résolutions, & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foy je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole; si j'osois cependant...

INCONSTANCE.

SYLVIA *plus en colere.*

Eh bien ne voila-t-il pas encore un ce-
pendant ?

TRIVELIN.

En verité , je vous demande pardon , ce-
lui-là m'est échapé , mais je n'en dirai plus,
je me corrigerai ; je vous prierai seule-
ment de considerer...

SYLVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas , voila des
considerations qui ne me conviennent point
non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'est votre Souverain qui vous ai-
me.

SYLVIA.

Je ne l'en empêche pas , il est le maître :
mais faut-il que je l'aime moi ? Non , & il
ne le faut pas , parce que je ne le puis pas ,
cela va tout seul , un enfant le verroit , &
vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tom-
ber le choix qu'il doit faire d'une épouse
entre ses sujetes.

SYLVIA.

Qui est ce qui lui a dit de me choisir ?
m'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avoit dit :
Me voulez vous , Sylvia ? Je lui aurois ré-
pondu : Non , Seigneur , il faut qu'une hon-
nête femme aime son mari , & je ne pour-

LA DOUBLE

rois pas vous aimer. Voila la pure raison
cela : mais point du tout, il m'aime, crac , il
m'enleve , sans me demander si je le trou-
verai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous don-
ner la main.

SYLVIA.

Eh que veut-il que je fasse de cette main,
si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour
la prendre ? force-t-on les gens à recevoir
des presens malgré eux ?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes
ici comment il vous traite ; n'êtes-vous pas
déjà servie comme si vous étiez sa femme ?
Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre ,
le nombre de femmes qui sont à votre sui-
te , les amusemens qu'on tâche de vous
procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Ar-
lequin au prix d'un Prince plein d'égards ,
qui ne veut pas même se montrer qu'on ne
vous ait disposée à le voir ? d'un Prince
jeune , aimable & rempli d'amour , car
vous le trouverez tel. Eh , Madame , ou-
vrez les yeux , voyez votre fortune , &
profitez de ses faveurs.

SYLVIA.

Dites-moi , vous & toutes celles qui me
parlent , vous a-t-on mis avec moi , vous
a-t-on payez pour m'impatiser , pour me

INCONSTANCE.

tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh parbleu je n'en sçai pas davantage; voila tout l'esprit que j'ai.

SYLVIA.

Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SYLVIA, *en se tournant
vivement de son côté.*

Oui, je vais vous dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SYLVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SYLVIA.

Eh bien mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici; qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq faineantes qui m'espionnent toujours? On m'ôte mon amant & on me rend des femmes à la place; ne voila-t-il pas un beau dédommagement? & on veut que je sois heureuse avec cela. Que m'importe toute cette musique, ces concerts & cette danse dont on croit me

regaler ? Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moy même que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vûe ? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Helas, le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'est il devenu ? Il se desespera quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon, peut-être aussi qu'on le maltraite.

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée ; tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? Otez-vous de là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net ; tranquillisez-vous pourtant, Madame.

INCONSTANCE.

SYLVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra incessamment, on est allé le chercher.

SYLVIA, *avec un soupir.*

Je le verrai donc ?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SYLVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir, ni entendre personne.

Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA,
TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

E H bien as-tu quelque esperance à me donner ? que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'est pas la peine de le repeter, il n'y a rien

encore qui merite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non, Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le recit vous ennuyeroit : tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, desir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous; voila l'abregé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjouissant; & franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

Le Prince rêve tristement.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au Prince, mais cela est inutile; ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Sylvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là; refuser ce qu'elle refuse, cela n'est point naturel, ce n'est point là une femme, voyez-vous, c'est quelque creature d'une espece à nous inconnue; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore

INCONSTANCE.

l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh , Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige , cela est bon dans un conte de Fée , je connois mon sexe , il n'a rien de prodigieux que sa coqueterie ; du côté de l'ambition Sylvia n'est point en prise , mais elle a un cœur , & par conséquent de la vanité , avec cela , je sçaurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin ?

TRIVELIN.

Oui , je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue , Flaminia , que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant , sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui ; mais si elle ne le voit , l'esprit lui tournera , j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur , je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous étoit nécessaire.

LE PRINCE.

Oui , qu'on l'arrête autant qu'on pourra , vous pouvez lui promettre que je le comblrai de biens & de faveurs , s'il veut en pousser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là , s'il ne peut pas.

LA DOUBLE
LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujetes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison, soyez tranquille, j'espère que tout se fera à l'amiable; Sylvia vous connoît déjà, sans sçavoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avois soif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vûe cinq ou six fois de la même manière, comme simple Officier du Palais: mais quoi qu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang; on l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt, je me charge du reste, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE *en s'en allant.*

J'y consens. Si vous m'acquerez le cœur de Sylvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoissance.

INCONSTANCE.

II

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t-en dire à ma sœur
qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voila qui entre :
adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me
veux-tu ?

FLAMINIA.

Approche un peu que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA *après l'avoir
regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le sçai bien : mais qu'est-ce que cela
fait ?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE *refusant.*

Je ne sçaurois, mon miroir me l'a recom-
mandée.

LA DOUBLE
FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant sa
boëte à miroir, &
ôtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi persecutes - tu
ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or ça, Lisette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire.

LISETTE.

C'est mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois - tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? Non, elle n'est pas nécessaire, il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi

INCONSTANCE.

15

modestes que les femmes de son village ; oh la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre , nous avons des dispenles qui le scandaliseroient ; ainsi ne regrete plus tes mouches , & mets-en la valeur dans tes manieres , c'est de ces manieres dont je te parle ; je te demande si tu sçauras les avoir comme il faut , voyons , que lui diras-tu ?

L I S E T T E.

Mais je lui dirai . . . Que lui dirois-tu , toy ?

F L A M I N I A.

Ecoutes-moy : point d'air coquet d'abord. Par exemple , on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire , oh il faut en effacer cela , tu mets je ne sçai quoy d'étourdi & de vif dans ton geste , quelquefois c'est du non-chalant , du tendre , du mignard , tes yeux veulent être fripons , veulent attendrir , veulent fraper , font mille singeries , ta tête est legere , ton menton porte au vent , tu cours après un air jeune , galant & dissipé ; parles-tu aux gens , leur réponds-tu , tu prends de certains tons , tu te fers d'un certain langage , & le tout finement relevé de saillies folles : oh toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde , il est décidé que ce sont des graces , le cœur des hommes s'est tourné comme cela , voila qui est fini : mais ici il faut , s'il te plaît , faire main-basse sur tous ces agrémens-là , le petit homme en question ne les approuveroit

14 LA DOUBLE

point, il n'a pas le goût si fort lui : tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bû que de belle eau bien claire, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plaroient pas.

LISETTE *etonnée.*

Mais de la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*
Bon, c'est que je les examine moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules : mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.
Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai ?

FLAMINIA.
Rien, tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coqueterie les laissoit en repos, ta tête comme elle se tiendrait, si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporer, & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton savoir-faire, regarde moi d'un air ingenu ?

LISETTE *se tournant.*
Tiens, ce regard-là est-il bon ?

FLAMINIA.
Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.
Oh dame, veux-tu que je te dise ? tu n'es

INCONSTANCE.

qu'une femme, est-ce que cela anime ?
Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur
de mon rôle ; c'est pour Arlequin, n'est-ce
pas ?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime
pas, je le tromperai ; je suis fille d'honneur,
& je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela
te fera ta fortune ; as-tu encore des scrupu-
les ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille
d'un domestique du Prince, & tu deviendras
grande Dame.

LISETTE.

Oh voila ma conscience en repos, & en
ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas neces-
saire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'a-
vertir quand il fera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi, car voila Arlequin
qu'on amene.



SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

*Arlequin regarde Trivelin, & tout
l'appartement avec étonnement.*

TRIVELIN.

E H bien, Seigneur Arlequin, comment
vous trouvez-vous ici ?

Arlequin ne dit mot.

TRIVELIN.

N'est-il pas vrai que voila une belle
maison ?

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'est-ce que cette mai-
son-là & moy avons affaire ensemble ?
Qu'est-ce que c'est que vous ? que me vou-
lez-vous ? où allons-nous ?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à present vo-
tre domestique je ne veux que vous servir,
& nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que
faire de vous, je vous donne votre congé,
& je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLE-

INCONSTANCE.

17

ARLEQUIN.

Parlez donc he , vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître ?

TRIVELIN.

C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moy ?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez , vous parlerez autrement. Expliquons-nous à present.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire ?

TRIVELIN.

Oui, sur Sylvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Sylvia ! hélas je vous demande pardon , voyez ce que c'est , je ne sçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours.

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne sont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

LA DOUBLÉ
TRIVELIN.

Je sçai où elle est.

ARLEQUIN *charmé & le
caressant.*

Vous sçavez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ? Que je suis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites, l'honnête homme, de quel côté faut il tourner ? est ce à droit, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé &
d'un air doux.*

Mais quand j'y songe, il faut que vous foyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites. O Sylvia, chere enfant de mon ame, ma mie ! je pleure de joie.

TRIVELIN *à part les pre-
miers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prelude, il ne nous promet rien de bon ; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN *le pressant.*

Allons d'abord voir Sylvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant.

INCONSTANCE. 19

Vous souvenez-vous d'un certain cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Sylvia, & que vous avez vû avec elle ?

ARLEQUIN *triste.*

Oui, il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maitresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un recit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'aménât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste.

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté : il en est devenu amoureux, & souhaiteroit d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoutez jusqu'au bout.

LA DOUBLE

ARLEQUIN *haussant le ton*
Mais le voila le bout, est-ce qu'on veut
me chicaner mon bon droit?

TRIVELIN.

Vous sçavez que le Prince doit se choisir
une femme dans ses Etats.

ARLEQUIN *brusquement*.
Je ne sçai point cela, cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *brusquement*.
Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Sylvia plaît donc au Prince, & il vou-
droit lui plaire avant que de l'épouser; l'a-
mour qu'elle a pour vous fait obstacle à
celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs; car il
n'auroit que la femme, moy j'aurois le
cœur, il nous manqueroit quelque chose
à l'un & à l'autre, & nous serions tous
trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison: mais ne voyez-vous
vous pas que si vous épousez Sylvia, le
Prince resteroit malheureux?

ARLEQUIN, *après avoir
rêvé.*

A la verité il fera d'abord un peu triste;
mais il aura fait le devoir d'un brave hom-

INCONSTANCE.

21

me, & cela console ; au lieu que s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai aussi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moy, faites quelque chose pour votre maître ; il ne peut se résoudre à quitter Sylvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être sa femme ; il faut que cela arrive, cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derrière, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction ?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'est ma mort qu'on a prédite ; ainsi c'est prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne pretend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles, épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Ouidà , que je me marie à une autre , afin de mettre Sylvia en colere & qu'elle porte son amitié ailleurs. Oh oh , mon mignon , combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez , mon fils , vous n'êtes qu'un butord , gardez vos filles , nous ne nous accommoderons pas , vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerera l'amitié du Prince ?

ARLEQUIN.

Bon , mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié ?

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là , quand on se porte bien , qu'on a bon appetit & de quoy vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN *d'un air negligent.*

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville , maison à la campagne.

INCONSTANCE.

23

ARLEQUIN.

Ah que cela est beau ! il n'y a qu'une chose qui m'embarasse ; qui est-ce qui habitera ma maison de ville , quand je serai à ma maison de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets ! qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles là ? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN *riant.*

Non , que je pense , vous ne ferez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche , vous êtes bien étrange ; cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens , nombre de domestiques.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'ai-
me point à nourrir des fainéans, & je ne
trouverai point de valet plus fidèle, plus
affectonné à mon service que moy.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en
danger de mettre ce domestique-là dehors :
mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir
d'avoir un bon équipage, un bon carrosse,
sans parler de l'agrément d'être meublé
superbement ?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami,
de faire entrer Sylvia en comparaison avec
des meubles, un carrosse & des chevaux qui
le traînent ; dites-moi, fait-on autre chose
dans sa maison que s'asseoir, prendre ses
repas, & se coucher ? Eh bien, avec un bon
lit, une bonne table, une douzaine de
chaises de paille, ne suis-je pas bien meu-
blé, n'ai-je pas toutes mes commoditez ?
Oh mais je n'ai pas de carrosse, eh bien je

En montrant ses jambes.

ne verserai point. Ne voila-t-il pas un équi-
page que ma mère m'a donné ? n'est-ce pas
là de bonnes jambes ? Eh morbleu il n'y a
pas de raison à vous d'avoir une autre voi-
ture que la mienne. Alerte, alerte, pares-
seux, laissez vos chevaux à tant d'honnêtes
aboueurs qui n'en ont point, cela nous

INCONSTANCE. 25

fera du pain ; vous marcherez , & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtu bleu vous êtes vif , si l'on vous en croyoit , on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN *brusquement.*

Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos comptes , vous m'avez promis de me montrer Sylvia , & un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment ; vous ne vous souciez ni d'honneurs , ni de richesses , ni de belles maisons , ni de magnificence , ni de credit , ni d'équipages.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chère vous tenteroit-elle ? une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger , & en abondance ? Imaginez vous ce qu'il y a de meilleur , de plus friand en viande & en poisson , vous l'aurez , & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque temps à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Ce que vous dites la feroit plus de mon goût que tout le reste ; car je suis gourmand , je l'avoue : mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons , Seigneur Arlequin , faites-vous un sort heureux ; il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non , non , je m'en tiens au bœuf , & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bû de bon vin , que vous auriez mangé de bons morceaux.

ARLEQUIN.

J'en suis fâché , mais il n'y a rien à faire ; le cœur de Sylvia est un morceau encore plus friand que tout cela : voulezvous me la montrer , ou ne le voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez , soyez - en sûr , mais il est encore un peu matin.



SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN,
TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche partout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours : mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'est pas la peine, quand je suis seul moy, je me fais compagnie.

TRIVELIN

Non, non, vous pourriez vous ennuyer ; adieu, je vous rejoindrai bientôt.

Trivelin sort.

ARLEQUIN *se retirant
au coin du Theatre.*

Je gage que voila une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, neant.

LISETTE *doucement.*

C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Sylvia ?

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

LA DOUBLE
LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton*
Oui.

LISETTE.
Tout le monde l'aime

ARLEQUIN *brusquement*
Tout le monde a tort.

LISETTE.
Pourquoi cela, puis qu'elle le mérite ?

ARLEQUIN *brusquement*
C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.
Je n'en doute pas, & je lui pardonne son
attachement pour vous.

ARLEQUIN.
A quoi cela sert-il ce pardon-là ?

LISETTE.
Je veux dire que je ne suis plus si sur-
prise que je l'étois de son obstination à vous
aimer.

ARLEQUIN.
Et en vertu de quoi étiez-vous surpri-
se ?

LISETTE.
C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

ARLEQUIN.
Et quand il seroit aimable, cela empê-
che-t-il que je ne le sois aussi moi ?

LISETTE *d'un air doux*.
Non, mais enfin c'est un Prince.

INCONSTANCE.

29

ARLEQUIN.

Qu'importe ? en fait de fille , ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement.*

A la bonne heure ; j'entens seulement qu'il a des sujets & des Etats , & que tout aimable que vous êtes , vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos sujets & vos Etats ; si je n'ai pas de sujets , je n'ai charge de personne ; & si tout va bien , je m'en réjouis ; si tout va mal , ce n'est pas ma faute. Pour des Etats , qu'on en ait ou qu'on n'en ait point , on n'en tient pas plus de place , & cela ne rend ni plus beau ni plus laid : ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE *à part.*

Voilà un vilain petit homme , je lui fais des complimens , & il me querelle.

ARLEQUIN , *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur dans ce que je vous dis ; & j'avoue qu'à vous voir seulement , je me ferois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame , Mademoiselle , il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LA DOUBLE
LISETTE.

Il est vrai que la votre m'a trompée, & voila comme on a souvent tort de se prévaloir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh très-fort : mais que voulez-vous ? je n'ai pas choisi ma physionomie.

LISETTE *en le regardant
comme étonnée.*

Non, je n'en sçaurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voila pourtant, & il n'y a point de remede, je serai toujours comme cela.

LISETTE *d'un air un
peu fâché.*

Oh j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en souciez gueres.

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh pour le sçavoir.

LISETTE *d'un air naturel.*

Je serois bien fotte de vous dire la verité là-dessus, & une fille doit se taire.

ARLEQUIN *à part les
premiers mots.*

Comme elle y va ; tenez, dans le fond c'est dommage que vous soyiez une si grande coquette.

INCONSTANCE.

38

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Scavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, & que vous m'insultez ?

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout, il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent ; ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

LISETTE *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je le suis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille ; car je suis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la première, c'est moi qui veut commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur, & si vous ne m'aimez pas, sh fy, Mademoiselle, fy, fy.

LA DOUBLE
LISSETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons à la Cour peuvent souffrir ces manières-là dans leurs Maîtresses ? Par la morbleu, qu'une femme est laide quand elle est coquette.

LISSETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'est cela qui est aimable ; si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie : les premiers jours il falloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; ensuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, & puis moi j'avois un plaisir de Roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapois sa main, qu'elle me laissoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuse, & puis je lui parlois ; ensuite elle ne me répondoit rien, mais n'en pensoit pas moins ; ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vite qu'elle : enfin c'étoit un charme, aussi j'étois comme

INCONSTANCE.

un fou ; & voila ce qui s'appelle une fille ,
mais vous ne ressemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En verité vous me divertissez , vous me
faites rire.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Oh pour moi je m'ennuye de vous faire
rire à vos dépens : adieu , si tout le monde
étoit comme moi , vous trouveriez plutôt
un merle blanc qu'un amoureux.

Trivelin arrive quand il sort.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Vous sortez ?

ARLEQUIN.

Oui , cette Demoiselle veut que je l'aie
me , mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons , allons faire un tour en attendant
le dîner , cela vous desennuyera.

SCENE VI.

LE PRINCE, FLAMINIA ,
LISETTE.

FLAMINIA *à Lisette.*

E H bien nos affaires avancent-elles ?
comment va le cœur d'Arlequin ?

LA DOUBLÉ

LISSETTE *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue ?

LISSETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une coquette, voila de son stile.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISSETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que si j'étois vaine, je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puis qu'on ne peut gagner Arlequin, Sylvia ne m'aimera jamais

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le seriez, que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot ; oh

INCONSTANCE.

vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Sylvia me résisteroient ? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme ? C'est tout dire. Eh mais j'irois me cacher, mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela ; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner son cœur, ensuite sa main ; je l'entens d'ici vous dire, Je vous aime, je vois vos noces, elles se font, Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits, & voila qui est fini.

LISETTE *d'un air incrédule.*

Tout est fini, rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à espérer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela ; je vais commencer par aller chercher Sylvia, il est temps qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LA DOUBLE
LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA *d'un air in-*
different.

Eh nous ne differons que du oui & du non, ce n'est qu'une bagatelle; pour moi j'ai resolu qu'ils se voyent librement: sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, &
une suite de valets.

ARLEQUIN.

PAr parenthese dites-moi une chose, il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles barriolez qui nous accompagnent partout, ces gens-là sont bien curieux.

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime commence par là à vous donner des témoignages de la

INCONSTANCE.

37

Bienveillance ; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh, c'est donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oui sans doute.

ARLEQUIN.

Et dites-moi, ces gens-là qui me suivent qui est-ce qui les suit eux ?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous personne aussi ?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres ?

TRIVELIN.

Nous ne meritons pas cela.

ARLEQUIN *en colere, & prenant son bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela ?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens sans honneur, & qui ne meritent pas qu'on les honore.

LA DOUBLE
TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous ?

Arlequin court aussi après les autres valets, qu'il chasse, & Trivelin se réfugie dans une coulisse.

ARLEQUIN *revient sur le Théâtre.*

Ces marauts-là, j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier ; voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui : c'est se moquer du monde.

Il se retourne, & voit Trivelin qui revient.

ARLEQUIN.

Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué ?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu : mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est

INCONSTANCE. 39

pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considerables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniere-là ; s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN *remettant sa latte.*

Oh à present je vous comprends ; que diantre que ne dites-vous les choses comme il faut ? Je n'aurois pas le bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN,

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'est qu'un mal-entendu, & vous devez être bien-aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnez. Je vois bien à present que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considerables, riches, & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'est pas grande chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser là sans compagnie; ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Sylvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir... parbleu je ne vous trompe pas, car la voila qui entre: adieu, je me retire.

SCENE VIII.

SYLVIA, FLAMINIA,
ARLEQUIN.

SYLVIA *en entrant accourt
avec joie.*

AH le voici! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc! le pauvre enfant! que je suis aise!

ARLEQUIN *tout épuisé
de joie.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh,

INCONSTANCE. 41

oh , je me meurs de joie.

SYLVIA.

Là , là , mon fils , doucement ; comme il m'aime , quel plaisir d'être aimé comme cela !

FLAMINIA *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux , mes chers enfans , & vous êtes bien aimables de vous être si fideles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela , je serois perdue : mais dans le fond du cœur je vous estime , & je vous plains.

SYLVIA *lui répondant.*

Helas ! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré , mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours ?

SYLVIA.

Si je vous aime , cela se demande-t-il ? est-ce une question à faire ?

FLAMINIA *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh pour cela je puis vous certifier sa tendresse , je l'ai vûe au desespoir , je l'ai vûe pleurer de votre absence ; elle m'a touchée moi-même , je mourois d'envie de vous voir ensemble, vous voila : adieu, mes amis, je m'en vais , car vous m'attendrissez ; vous ne faites tristement ressouvenir d'un amant

que j'avois & qui est mort, il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Sylvia, on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous déservirai point; aimez toujours Arlequin, il le merite; & vous, Arlequin, quelque chose qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiselle, vous êtes une fille de bien, je suis votre ami aussi moi; je suis fâché de la mort de votre amant, c'est bien dommage que vous soyez affligée & nous aussi.

Flaminia sort.

SYLVIA *d'un air plaintif.*

Eh bien, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame.

SYLVIA.

Nous sommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SYLVIA.

Oui, mais notre amitié que deviendra-t-elle? cela m'inquiète.

ARLEQUIN.

Helas! ma mour, je vous dis de prendre patience: mais je n'ai pas plus de courage

INCONSTANCE. 43

que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit trésor à moi, ma mie; il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenser.

SYLVIA *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choses à vous dire, j'ai peur de vous perdre, j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie, j'ai peur que vous ne soyez trop long temps sans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SYLVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez, je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi; je ne sçai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'est une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SYLVIA *tristement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste? Si vous aviez un peu de compassion pour moi, est ce que vous seriez si affligée?

LA DOUBLE
SYLVIA.

Demeurez donc en repos , je ne vous
dirai plus que je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui , mais je devinerai que vous l'êtes ;
il faut me promettre que vous ne le ferez
plus.

SYLVIA.

Oui , mon fils : mais promettez-moi aussi
que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant
tout court pour la regarder.*

Sylvia , je suis votre amant , vous êtes
ma maîtresse , retenez-le bien , car cela est
vrai ; & tant que je serai en vie , cela ira
toujours le même train , cela ne branlera
pas , je mourrai de compagnie avec cela. Ah
ça dites-moi le serment que vous voulez
que je vous fasse.

SYLVIA *bonnement.*

Voilà qui va bien , je ne sçai point de
sermens ; vous êtes un garçon d'honneur ,
j'ai votre amitié , vous avez la mienne , je
ne la reprendrai pas , à qui est ce que je
la porterois ? N'êtes-vous pas le plus joli
garçon qu'il y ait ? Y a-t-il quelque fille
qui puisse vous aimer autant que moi ? Eh
bien , n'est-ce pas assez , nous en faut-il da-
vantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous
sommes , il n'y aura pas besoin de sermens.

INCONSTANCE.

45

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SYLVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous joyeux.

SYLVIA.

Nous souffrirons peut être un peu, voila tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SYLVIA.

Oh pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aise moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SYLVIA *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.*

Je ne m'embarasse que de vous.

SYLVIA *en le regardant.*

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme cela : mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

LA DOUBLE

ARLEQUIN *saute d'aise*

C'est comme du miel ces paroles-là.

*En même temps vient Flaminia & Trivelin.*TRIVELIN *à Sylvia.*

Je suis au desespoir de vous interrompre ; mais votre mere vient d'arriver , Mademoiselle Sylvia , & elle demande instamment à vous parler.

SYLVIA *regardant Arlequin.*Arlequin , ne me quittez pas , je n'ai rien de secret pour vous. *(le bras.*ARLEQUIN *la prenant sous*
Marchons , ma petite.FLAMINIA *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans ; allez toute seule trouver votre mere , ma chere Sylvia , cela sera plus seant : vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira , c'est moi qui vous en assure , vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non , vous êtes de notre parti vous.

SYLVIA.

Adieu donc , mon fils , je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui*
vent s'en aller & qu'il arrête.

Notre amie , pendant qu'elle sera là res-

INCONSTANCE. 47

tez avec moi , pour empêcher que je ne m'ennuye, il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA *comme en secret.*

Mon cher Arlequin , la votre me fait bien du plaisir aussi : mais j'ai peur qu'on ne s'aperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin le dîné est prêt.

ARLEQUIN *tristement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne sçauois. *A Trivelin.* La soupe est-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum , il faut attendre Sylvia , elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere ; vous êtes le maître pourtant : mais je vous conseille de les laisser ensemble , n'est-il

pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien : mais mon appetit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais , & le rôti tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste... Ce rôti est donc friand ?

TRIVELIN

C'est du gibier qui a une mine...

ARLEQUIN.

Que de chagrins ! Allons donc , quand la viande est froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne , à cause de la connoissance.

FLAMINIA.

Ouidà , de tout mon cœur , j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon , je suis content de vous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SYLVIA.

SYLVIA.

OUi je vous crois, vous paroissez
me vouloir du bien ; aussi vous
voyez que je ne souffre que vous,
je regarde tous les autres comme mes enne-
mis. Mais où est Arlequin ?

FLAMINIA.

Il va venir, il dîne encore.

SYLVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que
ce pays-ci ; je n'ai jamais vû de femmes si
civiles, des hommes si honnêtes, ce sont
des manieres si douces, tant de reverences,
tant de complimens, tant de signes d'ami-
tié : vous diriez que ce sont les meilleurs
gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur
& de conscience ; point du tout, de tous
ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vien-

50 LA DOUBLE

ne me dire d'un air prudent : Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidélité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas, ils ne savent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & mentir, voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chère Sylvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SYLVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidelle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais

INCONSTANCE.

ST
tout qui ne te rapportera que du mal , perds
ton plaisir & ta bonne foi ; & parce que je
ne veux pas moi , on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens là pensent
à leur façon , & souhaiteroient que le
Prince fût content.

SYLVIA.

Mais ce Prince , que ne prend-il une fille
qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle
fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas
de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car
c'est un abus que tout ce qu'il fait , tous
ces concerts , ces Comedies , ces grands
repas qui ressemblent à des noces , ces bi-
joux qu'il m'envoie , tout cela lui coûte un
argent infini , c'est un abîme , il se ruine ; de-
mandez moi ce qu'il y gagne ? Quand il
me donneroit toute la boutique d'un Mer-
cier , cela ne me feroit pas tant de plaisir
qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas , voila ce que c'est
que l'amour ; j'ai aimé de même , & je me
reconnois au petit peloton.

SYLVIA.

Tenez , si j'avois eu à changer Arlequin
contre un autre , ç'auroit été contre un Of-
ficier du Palais , qui m'a vûe cinq ou six
fois , & qui est d'aussi bonne façon qu'on
puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le

vaut, c'est dommage que je n'ai pû l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *souriant en cachette.*

Oh Sylvia, je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SYLVIA.

Eh bien qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi: mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vû que cela ne leur coûte rien: mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SYLVIA *d'un air modeste.*

Oh que si, il y en a de plus jolies que moi; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle: j'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oui: mais le votre va tout seul, & cela est charmant.

SYLVIA.

Bon moi, je ne parois rien, je suis toute

INCONSTANCE. 53

d'une piece auprès d'elles, je demeure là, je ne vais ni ne viens; au lieu qu'elles, elles font d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde, elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon: cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh voila justement ce qui touche le Prince, voila ce qu'il estime; c'est cette ingenuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles: eh, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent gueres.

SYLVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent?

FLAMINIA.

Des impertinences, elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique; y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche, il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie; j'étois dans une colere...

SYLVIA *fâchée.*

Pardi, voila de vilains hommes de trahir comme cela leur pensée pour plaire à ces sortes-là!

LA DOUBLE
FLAMINIA.

Sans difficulté.

SYLVIA.

Que je les hais ces femmes-là : mais puis-
que je suis si peu agreable à leur compte ,
pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime ,
& qu'il les laisse là ?

FLAMINIA.

Oh, elles sont persuadées qu'il ne vous
aimera pas long temps , que c'est un caprice
qui lui passera, & qu'il en rira tout le
premier.

SYLVIA *piquée, & après
avoir un peu regardé
Flaminia.*

Hum, elles sont bien-heureuses que j'ai-
me Arlequin, sans cela j'aurois grand plai-
sir à les faire mentir ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah qu'elles meritoient bien d'être pu-
nies ; je leur ai dit, vous faites ce que vous
pouvez pour faire renvoyer Sylvia, & pour
plaire au Prince, & si elle vouloit, il ne
daigneroit pas vous regarder.

SYLVIA.

Pardy, vous voyez bien ce qu'il en est, il
ne tient qu'à moy de les confondre.

FLAMINIA.

Voila de la compagnie qui vous vient.

SYLVIA.

Eh, je crois que c'est cet Officier dont je

INCONSTANCE.

vous ai parlé, c'est lui-même ; voyez la
belle physionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *sous le nom d'Offi-
cier du Palais, & LISETTE
sous le nom de Dame de la Cour, &
les Acteurs precedens.*

*Le Prince en voyant Sylvia, salue
avec beaucoup de soumission.*

SYLVIA.

Comment, vous voila, Monsieur, vous
sçaviez donc bien que j'étois ici ?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiselle, je le sçavois ; mais
vous m'aviez dit de ne plus vous voir, &
je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a
souhaité que je l'accompagnasse, & qui a
obtenu du Prince l'honneur de vous faire
la reverence.

*La Dame ne dit mot, & regarde
seulement Sylvia avec attention.
Flaminia & elle f font des mines.*

SYLVIA *doucement.*

Je ne suis pas fâchée de vous revoir,
& vous me retrouvez bien triste ; à l'égard

de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une reverence, je ne merite pas cela ; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

L I S E T T E.

Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impossible.

S Y L V I A *repetant d'un air fâché, & à part, & faisant une reverence.*

Je ne vous demande pas l'impossible, quelle maniere de parler ?

L I S E T T E.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

S Y L V I A.

Je l'ai oublié, ma mere.

F L A M I N I A *à Sylvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.

L I S E T T E.

Elle se fâche, je pense.

L E P R I N C E.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? sous pretexte de venir saluer Sylvia, vous lui faites une insulte ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas mon dessein ; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime

INCONSTANCE.

57

tant ; qui fait naître une si forte passion , & je cherche ce qu'elle a de si aimable ; on dit qu'elle est naïve , c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante , priez-la de nous donner quelques traits de naïveté , voyons son esprit.

SYLVIA.

Eh non, Madame , ce n'est pas la peine , il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *riant.*

Ah, ah , vous demandiez du naïf , en voila.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SYLVIA.

Cela m'impatiente à la fin , & si elle ne s'en va , je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant
d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me vange assez de celui qui en a fait choix.



SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA,
SYLVIA.

FLAMINIA.

VOilà une creature bien effrontée.

SYLVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se moquer de moy, chacun a son prix, ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Sylvia, cette femme-là nous a trompez le Prince & moy, vous m'en voyez au desespoir, n'en doutez pas; vous sçavez que je suis penetré de respect pour vous; vous connoissez mon cœur, je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jeter encore une fois les yeux sur une personne si chere, & reconnoître notre souveraine; mais je ne prends pas garde que je me decouvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

INCONSTANCE.

59

FLAMINIA *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous , ne sçai-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

SYLVIA.

Et moy je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres , à qui on dit ce qu'on veut ; mais il est trop agreable pour qu'on le maltraite lui , & il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah , que vous êtes obligeante , Sylvia ! Que puis-je faire pour meriter ce que vous venez de me dire , si ce n'est de vous aimer toujours !

SYLVIA.

Eh bien , aimez-moi , à la bonne heure, j'y aurai du plaisir , pourvû que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne sçaurois mieux faire , en verité , Arlequin est venu le premier , voila tout ce qui vous nuit ; si j'avois deviné que vous viendriez après lui , en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia , je vous en fais juge , pourroit-on cesser d'aimer Sylvia ? connoissez vous de cœur plus compâtissant , plus genereux que le sien ? Non , la tendresse d'une autre

me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SYLVIA à *Flaminia*.

Et moi, je vous en fais juge aussi ; là, vous l'entendez, comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Sylvia, vous êtes charmante, & à sa place je serois tout comme il est.

SYLVIA.

Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. à *Lelio*. Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vangez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Sylvia, j'y cours ; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SYLVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question ; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Sylvia.

INCONSTANCE.

61

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Il sort.

FLAMINIA.

Vous , ma chere , pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table , allez essayer l'habit qu'on vous a fait , il me tarde de vous le voir.

SYLVIA.

Tenez , l'étoffe est belle , elle m'ira bien ; mais je ne veux point de tous ces habits-là , car le Prince me veut en troc , & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez , quand il vous quitteroit , vous emporteriez tout ; vraiment , vous ne le connoissez pas.

SYLVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvu qu'il ne me dise pas après , pourquoi as-tu pris mes presens ?

FLAMINIA

Il vous dira , pourquoi n'en avoir pas pris davantage ?

SYLVIA.

En ce cas-là , j'en prendrai tant qu'il voudra , afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez , je répons de tout.

SCENE IV.

FLAMINIA, ARLEQUIN,
tout éclatant de rire, entre avec
Trivelin.

FLAMINIA *à part.*

IL me semble que les choses commen-
cent à prendre forme; voici Arlequin,
en vérité je ne sçai: mais si ce petit homme
venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon
cœur.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah! bon jour, mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de
quoi vous riez, afin que j'en rie aussi?

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne
paye point, m'a mené par toutes les cham-
bres de la maison, où l'on trotte comme
dans les rues, où l'on jase comme dans
notre Halle, sans que le maître de la mai-
son s'embarasse de tous ces visages là, & qui
viennent chez lui sans lui donner le bon
jour, qui vont le voir manger, sans qu'il
leur dise: Voulez-vous boire un coup? Je
me divertissois de ces originaux-là en reve-

INCONSTANCE. 63

nant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'un Dame par derriere. Moi j'ai crû qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement : Arrêtez - vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu s'est retournée, & m'a dit : Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? Et pourquoi vous la laissez-vous porter cette queue, ai-je repris ? Sur cela le polisson s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous.

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'est que vous ne sçavez pas que ce que vous avez vû faire à ce laquais est un usage pour les Dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur ?

FLAMINIA.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là est bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah morbleu qu'on a apporté de friandes

drogues ! que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine ; j'ai tant bû à la santé de Sylvia & de vous , que si vous êtes malades , ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi vous vous êtes encore ressouvenu de moi ?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un , jamais je ne l'oublie , sur-tout à table. Mais à propos de Sylvia , est-elle encore avec la mere ?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin , songerez-vous toujours à Sylvia ?

ARLEQUIN.

Taisez-vous , quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort , Trivelin.

TRIVELIN.

Comment j'ai tort ?

FLAMINIA.

Oui , pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime ?

TRIVELIN.

A ce que je vois , Flaminia , vous vous fouciez beaucoup des interêts du Prince ?

FLAMINIA *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLE-

INCONSTANCE.

63

ARLEQUIN *en colere.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute, je suis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en sçavois rien, faineant que tu es, s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à present ? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut : mais vous me le payerez, Flaminia.

Arlequin veut retourner sur lui.

& Flaminia l'arrête : quand il est revenu, il dit.

ARLEQUIN.

Cela est terrible ! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle : ma chere Flaminia, à present parlons de Sylvia à notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate, il n'y a rien que

je ne fisse pour vous rendre contents tous deux, & d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille ! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi qui est-ce qui ne vous plaindrait pas ? qui est-ce qui ne s'intéresserait pas à vous ? vous ne connaissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien, je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous sçaviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir, si vous lisiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Helas ! je ne sçai point lire, mais vous me l'expliqueriez ; par la mardi je voudrais n'être plus affligé, quand ce ne seroit que pour l'amour du souci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triste.*

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement, voilà qui est fini ; Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous, & que sçai-je moi où l'on m'emmènera ? Arle-

INCONSTANCE. 67

quin, je vous parle peut-être pour la dernière fois, & il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triste.*

Pour la dernière fois ! j'ai donc bien du guignon ? je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore ? Et où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ? Ces gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer ? ont-ils entrepris mon trépas ? seront-ils si barbares ?

FLAMINIA.

En tout cas j'espère que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous, quelle est votre pensée ? Car je n'ai point d'esprit moi quand je suis fâché ; il faut que j'aime Sylvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voila bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse ; depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous, vous lui ressemblez tant, que je crois quel-

quefois lui parler ; je n'ai vû dans le monde
que vous & lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il est fâcheux que j'aime
Sylvia , sans cela je vous donnerois de bon
cœur la ressemblance de votre amant. C'é-
toit donc un joli garçon ?

FLAMINIA.

Ne vous ai - je pas dit qu'il étoit fait
comme vous , que vous êtes son portrait ?

ARLEQUIN.

Eh vous l'aimiez donc beaucoup ?

FLAMINIA.

Regardez-vous , Arlequin , voyez com-
bien vous meritez d'être aimé , & vous ver-
rez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vû personne répondre si douce-
ment que vous , votre amitié se met par-
tout ; je n'aurois jamais crû être si joli que
vous le dites : mais puisque vous aimiez
tant ma copie , il faut bien croire que l'o-
riginal merite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu
davantage : mais je n'aurois pas été assez
belle pour vous.

ARLEQUIN *avec fen.*

Par la sambille je vous trouve charmante
avec cette pensée-là.

INCONSTANCE.

69

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, j'en'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela nous conduiroit-il ? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours si on me le permet, je ne sçai où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oserois : adieu.

ARLEQUIN *seul.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là ; si par quelque malheur Sylvia venoit à manquer, dans mon desespoir je crois que je me retirerois avec elle.



SCENE V.

TRIVELIN *arrive avec un Seigneur, qui vient derriere lui,*
ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître ? n'est-ce point compromettre mes épaules ? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon, quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voila un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des reverences, qu' Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace ; mais ne vous incommodai-je point, Monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en verité. *Et voyant le Seigneur qui se couvre.* Vous n'avez seulement qu'à

INCONSTANCE.

71

me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *se courrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites; que souhaitez de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en sçai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des complimens, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vous ai vû quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi, je ne vous saluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'appercûs donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que si, mais vous n'aviez pas de grâce à me demander, voila pourquoi je perdis mon étalage.

LA DOUBLE
LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien ; mais que vous plaît-il ?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur ; voici ce que c'est, j'ai eu le malheur de parler cavalierement de vous devant le Prince.

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela ?

LE SEIGNEUR.

Oui ; mais le Prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les medifans ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voila qui me plaît, c'est un honnête homme, s'il me ne retenoit pas ma maîtresse, je serois fort content de lui, & que vous a-t-il dit, que vous étiez un malappris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable, de quoi vous plaignez-vous ?

INCONSTANCE.

73

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas là tout ; Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime ; la franchise & la simplicité de son caractère, sont des qualitez que je voudrois que vous eussiez tous, je nuis à son amour, & je suis au desespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN *attendri.*

Par la morbleu, je suis son serviteur ; franchement, je fais cas de lui, & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal ; car dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es ?

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel benisse cet homme de bien, il a vuidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Messieurs, allez où il vous

plaira , je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi , vous refuserez de prier pour moi ? si vous n'y consentiez pas ma fortune seroit ruinée ; a present qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince , que ferois-je à la Cour ? il faudra que je m'en aille dans mes terres , car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment , être exilé , ce n'est donc point vous faire d'autre mal , que de vous envoyer manger votre bien chez vous ?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non , voila ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aise , vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire ?

LE SEIGNEUR.

Sans doute , qu'y a - t - il d'étrange à cela ?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas ? est-il sûr qu'on est exilé quand on médit ?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons , voila qui est fait , je m'en vais médire du premier venu , & j'avertirai Sylvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Eh la raison de cela ?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi ; de la maniere dont on punit les gens ici , je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoy qu'il en soit , épargnez-moi cette punition-là , je vous prie ; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grande chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle , vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu , sans malice , là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent , pour parler à la franquette : mais qu'est-ce que cela fait ? Moi j'ai l'air d'un innocent , vous vous avez l'air d'un homme d'esprit ; eh bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air ? N'avez-vous rien dit que cela ?

LE SEIGNEUR.

Non , j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc toute votre faute ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est se moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune. là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le sois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se vanger de ses ennemis qu'autant qu'il se rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond, ils ont quelquefois des caprices fâcheux : mais on n'oseroit s'en ressentir, on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que vous vous vangez des au-

INCONSTANCE.

77.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté , pour avoir le privilege d'en donner d'un autre ; voila une drôle de vanité. A vous voir si humbles vous autres , on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevez là - dedans. Mais écoutez , vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur , car vous connoissez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui , c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle , elle est la fille d'un de ses Officiers , & je me suis imaginé de lui faire sa fortune , en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne , que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince , mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui , mais ce n'est pas là le chemin des miennes ; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi , & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois.

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LA DOUBLE
LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets mon intercession, sans que le petit cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attens l'effet de vos promesses : adieu, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur ; diantre je suis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

FLAMINIA *arrive.*

Mon cher, je vous amène Sylvia, elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en causant ensemble.

Sylvia arrive.

SCENE VI.

SYLVIA, ARLEQUIN,
FLAMINIA.

SYLVIA.

B On jour, Arlequin, ah que je viens d'essayer un bel habit ! Si vous me

INCONSTANCE. 79

voyiez , en verité vous me trouveriez jolie ; demandez à Flaminia. Ah , ah ! si je portois ces habits-là , les femmes d'ici seroient bien attrapées , elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvrières d'ici sont habiles !

ARLEQUIN.

Ah mamour ! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SYLVIA.

Si je suis bien faite , Arlequin , vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contents à present.

SYLVIA.

Eh Dame , puis qu'on ne nous gêne plus , j'aime autant être ici qu'ailleurs ; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là ? on s'aime partout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner ! on envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SYLVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame aussi moi qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions freres & sœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Aussi de notre part c'est queuci, queumi.

SYLVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici, mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné; je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN *d'un air negligent.*

A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

SYLVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous ferons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça puisque nous voila ensemble,
allons

INCONSTANCE.

81

allons faire collation, cela amuse.

SYLVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait signe à Flaminia de venir.

FLAMINIA *sur son geste dit.*

Je m'en vais avec vous, aussi bien voila quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Sylvia.

SCENE VII.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derriere, SYLVIA.*

Lisette fait de grandes reverences.

SYLVIA *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de reverences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de si mauvaise grace à votre fantaisie.

LISETTE *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de merite.

LA DOUBLE
SYLVIA.

Cela se passera, ce n'est pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez ; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne foyez pas assez belle.

LISSETTE.

Ah quelle situation !

SYLVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir ; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame ? est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire ?

LISSETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SYLVIA.

Gardez donc le silence ; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas, beau ou laid, il restera comme il est, qu'est-ce que vous me voulez ? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée ? Eh bien achevez, prenez-en votre suffisance.

LISSETTE.

Epargnez-moi, Mademoiselle ; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras : le Prince m'oblige à venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SYLVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai

INCONSTANCE. 83

plus de vous , je sçai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux : mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine , & je vous pardonne : de quoi aussi vous avisez - vous de me mépriser ?

L I S E T T E.

J'avois crû m'appercevoir que le Prince avoit quelque inclination pour moi , & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agréments qu'on se rend.

S Y L V I A *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'est à la laideur & à la mauvaise façon , à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné !

L I S E T T E.

Eh bien oui je suis jalouse , il est vrai : mais puisque vous n'aimez pas le Prince , aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai crû qu'il étoit pour moi : il est sûr que je ne lui déplaisois pas , & je le guerirai de l'inclination qu'il a pour vous , si vous me laissez faire.

S Y L V I A *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guerirez de rien ; mon avis est que cela vous passe.

L I S E T T E.

Cependant cela me paroît possible ; car enfin je ne suis ni si mal-adroite , ni si desagreable.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose, vos bonnes qualitez m'ennuyent.

L I S E T T E.

Vous me répondez d'une étrange maniere! quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

S Y L V I A *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes: pardi, je parlerai au Prince; il n'a pas encore osé me parler lui, à cause que je suis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

L I S E T T E.

Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

S Y L V I A *brusquement.*

Marchez, marchez, je ne sçai pas seulement si vous êtes au monde.



SCENE VIII.

SYLVIA, FLAMINIA
arrive.

FLAMINIA.

QU'avez vous, Sylvia ? vous êtes bien
émûe ?

SYLVIA.

J'ai que je suis en colere ; cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon , & sans faire semblant de rien , voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée , m'a dit que c'étoit à ma laidur qu'on se rendoit, qu'elle étoit plus agreable , plus adroite que moi , qu'elle feroit bien passer l'amour du Prince , qu'elle alloit travailler pour cela , que je verrois , pati , pata ; que sçai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage ? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée ?

FLAMINIA *d'un air vif
& d'interêt.*

Ecoutez , si vous ne faites taire tous ces gens-là , il faut vous cacher pour toute votre vie.

SYLVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté :

mais c'est Arlequin qui m'embarasse.

FLAMINIA.

Eh je vous entens ; voila un amour aussi mal placé, qui se rencontre là aussi mal à propos qu'on le puisse.

SYLVIA.

Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais si Arlequin vous voit sortir de la Cour & méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse ?

SYLVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SYLVIA.

Vous me faites rêver à une chose ; ne trouvez-vous pas qu'il est un peu negligent depuis que nous sommes ici, Arlequin ? Il m'a quittée tantôt pour aller goûter, voila une belle excuse.

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous. Mais ne me trahissez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille ; dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant ce garçon ?

SYLVIA *d'un air indif-*
ferent.

INCONSTANCE.

87

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué ; lui il a l'air pesant, les manieres grossieres, cela ne quadre point, & je ne comprends pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SYLVIA.

Mettez-vous à ma place : c'étoit le garçon le plus passable de nos cantons, il demouroit dans mon village, il étoit mon voisin ; il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi faute de mieux : mais j'ai toujours bien vû qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'aimant de l'aimable & tendre Sylvia ! Mais à quoi vous determinez-vous donc ?

SYLVIA.

Je ne puis que dire ; il me passe tant de oui & de non par la tête, que je ne sçai auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit negligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoye, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit : Va-t-en, tu n'es

LA DOUBLE
pas assez jolie ; d'un autre côté, ce Mon-
sieur que j'ai retrouvé ici...

FLAMINIA.

Quoi ?

SYLVIA.

Je vous le dis en secret, je ne sçai ce qu'il
m'a fait depuis que je l'ai revû : mais il
m'a toujours paru si doux, il m'a dit des
choses si tendres, m'a conté son amour
d'un air si poli, si humble, que j'en ai une
veritable pitié, & cette pitié-là m'empê-
che encore d'être la maîtresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous ?

SYLVIA.

Je ne crois pas, car je dois aimer Ar-
lequin.

FLAMINIA.

C'est un homme aimable.

SYLVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous negligiez de vous vanger pour
l'épouser, je vous le pardonnerois, voila
la verité.

SYLVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille
que moi, à la bonne heure ; je serois en
droit de lui dire : Tu m'as quittée, je te
quitte, je prens ma revanche : mais il n'y
a rien à faire, qui est-ce qui voudroit d'Ar-

INCONSTANCE.

89

lequin ici, rude & bourru comme il est ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous : pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs, Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; & dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SYLVIA.

Mais mon plaisir où est-il ? Il n'est ni là ni là, je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui ; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE IX.

SYLVIA, LE PRINCE

qui entre.

SYLVIA.

Vous venez ? Vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a

fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir : quant à moi, belle Sylvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairez moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SYLVIA.

Ne voila-t-il pas ? ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoye ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oserez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort ?

SYLVIA.

Qu'est-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis, allez-vous en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne feront pas vraies, elles vous affligeront, en serai-je plus à mon aise après ?

INCONSTANCE.

91

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne ,
belle Sylvia ?

SYLVIA.

Oh ce que je veux , j'attens qu'on me le
dise , j'en suis encore plus ignorante que
vous ; voila Arlequin qui m'aime , voila
le Prince qui demande mon cœur , voila
vous qui meriteriez de l'avoir , voila ces
femmes qui m'injurient , & que je voudrois
punir , voila que j'aurai un affront si je n'é-
pouse pas le Prince : Arlequin m'inquiete ,
vous me donnez du souci , vous m'aimez
trop , je voudrois ne vous avoir jamais
connu , & je suis bien malheureuse d'a-
voir tout ce tracas là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me penetrent , Sylvia , vous
êtes trop touchée de ma douleur , ma ten-
dresse toute grande qu'elle est ne vaut pas
le chagrin que vous avez de ne pouvoir
m'aimer.

SYLVIA.

Je pourrois bien vous aimer , cela ne se-
roit pas difficile , si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige , & ne
m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SYLVIA *comme impatiente.*

Je vous en avertis , je ne sçaurois suppor-

ter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela ? pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout à fait qu'à être comme je suis ; pour moi je laisserai tout là, voila ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge, vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chère. Adieu, Sylvia.

SYLVIA *vivement.*

Adieu, Sylvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? restez là, c'est ma volonté, je la sçai mieux que vous peut-être.

LE PRINCE.

J'ai crû vous obliger.

SYLVIA.

Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air ému.*

Eh quand je le serois ?

SYLVIA.

Cela seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous pretendriez être le maître, ce seroit mon excuse : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

INCONSTANCE. 93

LE PRINCE *à part les
premiers mots.*

Quelle est aimable ! Il est temps de dire
qui je suis.

SYLVIA.

Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ?
Ce n'est pas à cause de la Principauté que je
voudrois que vous fussiez Prince , c'est seu-
lement à cause de vous tout seul ; & si vous
l'étiez , Arlequin ne sçauroit pas que je
vous prendrois par amour , voilà ma raison.
Mais non , après tout , il vaut mieux que
vous ne soyez pas le maître , cela me tente-
roit trop , & quand vous le seriez , tenez ,
je ne pourrois me résoudre à être une infi-
delle , voilà qui est fini.

LE PRINCE *à part les
premiers mots.*

Differons encore de l'instruire ; Sylvia ,
conservez-moi seulement les bontez que
vous avez pour moi. Le Prince vous a fait
préparer un Spectacle , permettez que je
vous y accompagne , & que je profite de
toutes les occasions d'être avec vous ; après
la fête vous verrez le Prince , & je suis
chargé de vous dire que vous serez libre
de vous retirer , si votre cœur ne vous dit
rien pour lui.

SYLVIA.

Oh il ne me dira pas un mot , c'est tout
comme si j'étois partie : mais quand je se-

rai chez nous, vous y viendrez; eh que
sait-on ce qui peut arriver? peut être que
vous m'aurez. Allons nous-en toujours, de
peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Oui, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Sylvia vous a dit de tendre; ce retardement ne gêne rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous: grâces au Ciel vous voilà presque arrivé où vous le souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle; parmi les gens du monde, quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand plaisir.

Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Sylvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en repeter quelque chose ?

LE PRINCE.

Cela est impossible, je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous repeter cela autrement.

FLAMINIA.

Je presume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidelle à Arlequin ! j'ai vû le moment où elle alloit me dire : Ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Sylvia qui soit veritablement de l'amour ; les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine education, un certain usage, & tout cela chez elles

INCONSTANCE.

97

elles falsifie la nature ; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent, il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la decence : vous m'avouerez que cela est charmant, tout ce qui la retient à present, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous, sera-t-il bientôt gagné Arlequin ? vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout à fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh dans la premiere conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est *incognu* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagème, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquietude, & terminer mes travaux, dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

Comment donc ?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me défendre dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Sylvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils se retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN
entre d'un air un peu sombre.

TRIVELIN *après quelque temps.*

EH bien que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici ?

INCONSTANCE.

99

TRIVELIN.

C'est le Prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille la bonne chere que je fais
me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc ?

ARLEQUIN.

Mardi j'ai peur d'être en pension sans le
sçavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante ;
allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez
en toute sûreté de conscience, & buvez de
même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne
foi ; il me seroit bien rude de me voir un
jour apporter le memoire de ma dépense ;
mais je vous crois, dites moi à present
comment s'appelle celui qui rend compte
au Prince de ses affaires ?

TRIVELIN.

Son Secretaire d'Etat, voulez-vous dire.

ARLEQUIN.

Oui, j'ai dessein de lui faire un écrit, pour
le prier d'avertir le Prince que je m'ens

nuye, & lui demander quand il veut finir avec nous, car mon pere est tout seul.

TRIVELIN.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Sylvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maison ; car j'ai accoutumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous ; & si le Prince a toujours bonne envie de nous regaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans.

ARLEQUIN

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN *d'un air mé-*
content.

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Hum. Le mauvais valet ! allons vite, ti-

INCONSTANCE. 101

rez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN *se mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monfieur.

TRIVELIN.

Alte là, dites Monseigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous fçavez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur fçaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur fçaura. C'est donc un geant ce Secretaire d'Etat?

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN *écrivain.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous fçavez que je m'appelle Arlequin. Après ?

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Sylvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivain.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle : ainsi aussitôt la présente requête.

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne sçauroit se passer de vous ?
ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN

Oh, oh ! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN *tirant sa late.*

Cela est fâcheux, mon mignon : mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciemens pour elle.

TRIVELIN.

Des remerciemens à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime ? vous

INCONSTANCE. 103

n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voila des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant.

TRIVELIN.

Oh diable soit de l'amitié.

SCENE III.

FLAMINIA *arrive*, TRIVELIN *sort.*

FLAMINIA à Arlequin.

QU'est-ce que c'est ? qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie, c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela ?

FLAMINIA.

Que c'est tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

LA DOUBLE
FLAMINIA.

Sans doute : mais est-ce que vous seriez
fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Helas ! vous êtes votre maîtresse : mais
si vous aviez un amant, vous l'aimeriez
peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié
que vous me portez, & vous m'en feriez
ma part plus petite : oh de cette part-là je
n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, sçavez-vous bien que vous ne
ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours
de même, je ne sçaurai plus bientôt de
quelle espece seront mes sentimens pour
vous : en verité je n'ose m'examiner là-des-
sus, j'ai peur de trouver plus que je ne
veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais, Fla-
minia, cela fera ce que cela pourra ; au
reste, croyez-moi, ne prenez point d'a-
mant : j'ai une maîtresse, je la garde, si je
n'en avois point, je n'en chercherois pas,
qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! le moyen après

INCONSTANCE.

105

tout ce que vous dites de rester votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh que ferez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir ; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Sylvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut, vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer si je la trouve Sylvia, en ferez-vous bien aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je serai bientôt de retour.

*En sortant elle sourit à celui
qui entre.*



SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du deuxième Acte*
entre avec des Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *le voyant.*

V Oila mon homme de tantôt ; ma foi,
Monsieur le médifant, car je ne sçai
point votre autre nom, je n'ai rien dit de
vous au Prince, par la raison que je ne
l'ai point vû.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne vo-
lonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti
d'embarras, & rentré dans les bonnes gra-
ces du Prince, sur l'assurance que je lui ai
donnée que vous lui parleriez pour moi :
j'espere qu'à votre tour vous me tiendrez
parole.

ARLEQUIN.

Oh quoique je paroisse un innocent, je
suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous ressouvenez plus de
rien, & reconciliez-vous avec moi, en fa-
veur du present que je vous apporte de la
part du Prince ; c'est de tous les presens le
plus grand qu'on puisse vous faire.

INCONSTANCE.

107

ARLEQUIN.

Est-ce Sylvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non , le present dont il s'agit est dans ma poche ; ce sont des Lettres de Noblesse dont le Prince vous gratifie comme parent de Sylvia , car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin , remportez cela ; car si je le prenois , ce seroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours , qu'importe ? Vous ferez plaisir au Prince ; refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi ; pour de l'ambition , j'en ai bien entendu parler , mais je ne l'ai jamais vûe , & j'en ai peut-être sans le sçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas , cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots.*

En voila bien d'un autre : l'ambition c'est un noble orgueil de s'élever.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble ! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sottises , vous autres ?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas ; cet orgueil ne signifie là qu'un desir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi sa signification ne vaut pas mieux que lui ; c'est bonnet blanc , & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez , vous dis-je , ne serez-vous pas bien aise d'être Gentilhomme ?

ARLEQUIN.

Eh je n'en ferois ni bien aise , ni fâché ; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage , vous en serez plus respecté & plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens moi & que je les crains , je ne les aime pas de si bon courage , je ne scaurois faire tant de choses à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez.

ARLEQUIN.

Voila comme je suis bâti ; d'ailleurs ,

INCONSTANCE.

109

voyez-vous , je suis le meilleur enfant du monde , je ne fais de mal à personne : mais quand je voudrois nuire , je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien si j'avois ce pouvoir , si j'étois Noble , diable emporte , si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je ferois parfois comme le Gentilhomme de chez nous , qui n'épargne pas les coups de bâton à cause qu'on n'oseroit lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton , ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes sont quelquefois méchans ! Mettez - vous en état de faire du mal , seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire , & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtu bleu vous avez raison , je ne suis qu'une bête , allons , me voila Noble , je garde le parchemin , je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse : mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi , car il est bien

obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content ;
adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

*Quand le Seigneur a fait dix ou
douze pas, Arlequin le rappelle.*

Monsieur, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien ? car
il faut faire son devoir dans une Charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-sérieu-
sément.*

Vous aviez donc des exemptions, vous
quand vous avez dit du mal de moi ?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus, un Gentilhomme doit
être genereux.

ARLEQUIN.

Genereux & honnête homme ! vertu-
chou ces devoirs-là sont bons ! je les trou-
ve encore plus nobles que mes Lettres de
Noblesse ; & quand on ne s'en acquitte pas,
est-on encore Gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

INCONSTANCE.

117

ARLEQUIN.

Diantre il y a donc bien des Nobles qui payent la taille !

LE SEIGNEUR.

Je n'en sçai point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce là tout ? n'y a-t-il plus d'autre devoir ?

LE SEIGNEUR.

Non : cependant vous , qui suivant toute apparence serez favori du Prince , vous aurez un devoir de plus ; ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect & toute la complaisance possible. A l'égard du reste , comme je vous ai dit , ayez de la vertu , aimez l'honneur plus que la vie , & vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement ; ces dernières obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres : premièrement , il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste quel honneur !

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se vanger d'une injure , ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc

qu'un coq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être genereux , il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez genereux & bon , quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens , il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal , je serai donc un homme sans honneur. Par la mardi la méchanceté n'est pas rare , ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez , accommodons-nous plutôt , quand on me dira une grosse injure , j'en répondrai une autre , si je suis le plus fort : voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point , cela ne peut se laver , s'effacer que par le sang de votre ennemi , ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste ! vous parlez du sang comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Noblesse , mon honneur

INCONSTANCE. 113

honneur n'est pas fait pour être Noble, il est trop raisonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-la toujours, vous vous ajusterez avec le Prince, on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE *arrive*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre visite ? Ah c'est celui-là qui est cause

H

qu'on m'a pris Sylvia ! Vous voila donc ,
Monsieur le babillard , qui allez dire par-
tout que la maîtresse des gens est belle ; ce
qui fait qu'on m'a escamoté la mienne.

LE PRINCE.

Point d'injure , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Estes-vous Gentilhomme vous ?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux ; sans cela je
vous dirois de bon cœur ce que vous méritez :
mais votre honneur voudroit peut-être faire
son devoir , & après cela , il faudroit vous
tuer pour vous vanger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous , je vous prie , Arlequin , le
Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez , il vous est libre : mais je n'ai
pas ordre de vous écouter moi.

LE PRINCE.

Eh bien prens un esprit plus doux , con-
nois-moi , puis qu'il le faut , c'est ton Prin-
ce lui-même qui te parle , & non pas un
Officier du Palais , comme tu l'as ciû jus-
qu'ici aussi bien que Sylvia.

ARLEQUIN.

Votre foi.

INCONSTANCE.

115

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN *humblement.*

Excusez, Monseigneur, c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous ?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN *tristement.*

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous ; je ne suis pas digne d'être fâché contre un Prince, je suis trop petit pour cela : si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'est tout ; cela doit faire compassion à votre puissance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que voulez vous, Monseigneur ? j'ai une fille qui m'aime, vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne ; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jetez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste ?

LA DOUBLE

LE PRINCE *à part.*

Il a raison , & ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sçai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Sylvia, il est vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, & laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi ; disons en conscience, si un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Eh bien personne ne me l'a prise que vous, voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE.

Que lui répondre ?

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela : Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder ? N'est ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître ? S'en ira-t-il sans avoir justice ? n'en aurai-je pas du regret ? qui est-ce qui fera

INCONSTANCE. 117

mon office de Prince, si je ne le fais pas ?
J'ordonne donc que je lui rendrai Sylvia.

LE PRINCE

Ne changeras-tu jamais de langage ? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Sylvia sans t'écouter ; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur, je cherche à la calmer par mes faveurs, je descends jusqu'à te prier de me céder Sylvia de bonne volonté ; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire ; tu es le seul qui résiste, tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toujours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent ; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit ; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous représente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien ; mais je suis

votre sujet, & cela merite quelque chose.

LE PRINCE.

Va, tu me desesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre !

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Sylvia ! le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai causé du chagrin : mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'espérois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne : mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient reservez, & ta dureté n'empêchera pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi, qu'on a de mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en es que trop vengé.

INCONSTANCE.

119

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content; tu souhaites que je te rende justice, sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi, n'en aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE *triste.*

Ne t'embarasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci! le voila desolé.

LE PRINCE *en caressant
Arlequin.*

Je te sçai bon gré de la sensibilité où je te vois: adieu, Arlequin, je t'estime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laisse faire un
ou deux pas au Prince.*

Monseigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne suis qu'en peine de sçavoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Et vous aussi, voilà ce qui m'ôte le courage : hélas que les bonnes gens sont faibles !

LE PRINCE.

J'admire tes sentimens.

ARLEQUIN.

Je le croi bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hazard si je vous donnois Sylvia, avez-vous dessein que je sois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh qui le feroit donc ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flaté ; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me répons toujours ce que tu penses ; il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse ?

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'é-

INCONSTANCE.

121

tois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle.

Il s'en va.

ARLEQUIN

Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal. *Arlequin seul.* Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie; par la mardi il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure? est-ce que je quitterai Sylvia là? cela se pourra-t-il? y aura-t-il moyen? Ma foi non, non assurément; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince est tendre aussi lui, & il ne dira mot.

SCENE VI.

FLAMINIA *arrive d'un air triste;*
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

B On jour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu?

LA DOUBLE
FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a scû l'intelligence qui est entre nous, il vient de m'ordonner de sortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais; malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colere.

ARLEQUIN *étonné & de concerté.*

Ah me voila un joli garçon à present!

FLAMINIA.

Je suis au desespoir moi! me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le temps me presse, je suis forcée de vous quitter: mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant son haleine.*

Ahi, qu'est-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton étonné.*
C'est donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*
Attendez... je me suis peut-être trompé

INCONSTANCE.
aussi moi sur mon compte.

123

FLAMINIA.

Comment vous vous seriez mépris ? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller, que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la votre ; elle est partie, voilà que je vous aime, cela est décidé, & je n'y comprends rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle aventure !

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Sylvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

LA DOUBLE
ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux.*

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons ensemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; est-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertissiez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous seriez ma maîtresse?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epousez-moi, j'y consens: mais il n'y a point de temps à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN *en soupirant.*

Ah je pars pour parler au Prince; ne di-

INCONSTANCE. 125

tes pas à Sylvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous sçavez que je suis innocent; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez - moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.*
Qui est-ce qui auroit crû que j'y prendrois tant de plaisir? cela me confond.

SCENE VII.

FLAMINIA, SYLVIA.

FLAMINIA.

EN verité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une manière à ne pouvoir y résister. Voici l'autre. A quoi rêvez-vous, belle Sylvia?

SYLVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SYLVIA.

Je voulois me vanger de ces femmes,

vous sçavez bien , cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes gueres vindicative.

SYLVIA.

J'aimois Arlequin, n'est ce pas ?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SYLVIA.

Eh bien je croi que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SYLVIA.

Quand ce seroit un malheur , qu'y ferois-je ? lorsque je l'ai aimé , c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure que je ne l'aime plus , c'est un amour qui s'en est en allé ; il est venu sans mon avis , il s'en retourne de même , je ne croi pas être blâmable.

FLAMINIA *Les premiers mots à part.*

Rions un moment , je le pense à peu près de même.

SYLVIA *vivement.*

Qu'appellez - vous à peu près ? il faut le penser tout à fait comme moi , parce que cela est ; voila de mes gens , qui disent tantôt oui , tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

INCONSTANCE.

127

SYLVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement , & vous allez me répondre des à peu près qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ? mais n'est-ce pas cet Officier que vous aimez ?

SYLVIA.

Eh qui donc ? pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer : mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui , le voir triste , toujours se lamentant , toujours le consoler de la peine qu'on lui fait ; Dame cela lasse , il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer , il mourra de joie.

SYLVIA.

Il mourroit de tristesse , & c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SYLVIA.

Je l'attens ; nous avons été plus de deux heures ensemble , & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera ; cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop , qu'en dites-vous ? mais ne me rendez pas scrupuleuse.

SCENE VIII.

SYLVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SYLVIA.

Bon importun! je parlois de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi? & qu'en disiez-vous, belle Sylvia?

SYLVIA.

Oh je disois bien des choses, je disois que vous ne sçaviez pas encore ce que je pensois.

LE PRINCE.

Je sçai que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, & c'est là sçavoir ce que vous pensez.

SYLVIA.

Hom vous n'êtes pas si sçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant: mais dites-moi, vous êtes un honnête homme,

INCONSTANCE.

131

irez peut-être plus de moi.

SYLVIA.

Courage, vous voila dans la crainte à cette heure; je croi qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SYLVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'esprit; ne tremblez plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Sylvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SYLVIA.

Vous m'empêchez de jurer! cela est joli, j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi?

SYLVIA.

Contre vous! est-ce que vous êtes le Prince?

LE PRINCE.

Oui, Sylvia; je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne: je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire, à present que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon

132 LA DOUBLE
cœur, ou de refuser l'un & l'autre ; parlez,
Sylvia.

SYLVIA.

Ah mon cher Prince ! j'allois faire un
beau serment ; si vous avez cherché le plai-
sir d'être aimé de moi, vous avez bien
trouvé ce que vous cherchiez, vous sça-
vez que je dis la vérité, voila ce qui m'en
plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE IX.
& dernière.

ARLEQUIN, FLAMINIA,
SYLVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J' Ai tout entendu, Sylvia.

SYLVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas
la peine de vous le dire ; consolez - vous
comme vous pourrez de vous-même, le
Prince vous parlera, j'ai le cœur tout en-
trepris : voyez, accommodez-vous, il n'y
a plus de raison à moi, c'est la vérité ;
qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous
quitte ; qu'est-ce que je vous répondrais ?

INCONSTANCE.

133

que je le sçai bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voila qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin; je l'estime & je vais le combler de biens: toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince; belle Sylvia, souffrez que des Fêtes qui vous sont préparées annoncent ma joie à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A present je me moque du tour que notre amitié nous a joué; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

F I N.

APPROBATION.

J' Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *la double inconstance*, Comedie & j'ai crû que le public en verroit l'impression avec le même plaisir qu'il en a vû les representations. Fait à Paris ce premier Mai 1724. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres leurs Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-aimé François Flahault, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il lui auroit été mis es mains un manuscrit qui a pour titre, *La double Inconstance*, Comedie, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il Nous plaie soit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit livre en tels volumes, forme, marge & caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs

& autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent liv d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier & Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble & empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenue pour

dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées
par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secre-
taires foi soit ajoutée comme à l'original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou Sergent de
faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis &
nécessaires, sans demander autre permission, non-
obstant Clameur de Haro, Charte Normande &
Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir.
Donné à Paris le trentième jour du mois de Juin
l'an de grace mil sept cent vingt-quatre, & de notre
Regne le neuvième. Signé, Par le Roi en son Con-
seil, **CARROT**, & scellé du grand Sceau de Cire
jaune.

<<La>> double inconstance

Paris 1724

P.o.gall. 554#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090076-1